

Bibliothèque numérique

medic@

**Ripeault Ch. Aug. Dés. - De la
ménopause**

1848.

Paris : Rignoux

Cote : Paris 1848 n.88

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE,

Présentée et soutenue le 6 mai 1848,

Par CH.-AUG.-DÉS. RIPEAULT,

né à Beaumont-sur-Sarthe (Sarthe),

ex-Interne de l'hospice de la Vieillesse (Hommes).

DE LA MÈNOPAUSE.

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS.

RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

rue Monsieur-le-Prince, 29 bis.

1848

1848. — Ripeault.



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. BOUILLAUD, DOYEN.	MM.
Anatomie.....	DENONVILLIERS.
Physiologie.....	BÉRARD.
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	GAVARRET.
Histoire naturelle médicale.....	RICHARD.
Pharmacie et chimie organique.....	DUMAS.
Hygiène.....	ROYER-COLLARD.
Pathologie chirurgicale.....	MARJOLIN.
	GERDY.
Pathologie médicale.....	DUMÉRIL.
	PIORRY.
Anatomie pathologique.....	CRUVEILHIER, Examinateur.
Pathologie et thérapeutique générales.....	ANDRAL.
Opérations et appareils.....	BLANDIN.
Thérapeutique et matière médicale.....	TROUSSEAU.
Médecine légale.....	ADELON.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés...	MOREAU.
	FOUQUIER.
Clinique médicale.....	CHOMEL.
	BOUILLAUD.
	ROSTAN.
	ROUX.
Clinique chirurgicale.....	CLOQUET.
	VELPEAU.
	LAUGIER.
Clinique d'accouchements.....	DUBOIS, Président.

Agrégés en exercice.

MM. BEAU.	MM. GUENEAU DE MUSSY.
BÉCLARD.	HARDY.
BECQUEREL.	JARJAVAY.
BURGUIÈRES.	REGNAULD.
CAZEAUX.	RICHET.
DEPAUL.	ROBIN, Examinateur.
DUMÉRIL fils.	ROGER.
FAVRE.	SAPPEY.
FLEURY.	TARDIEU, Examinateur.
GIRALDÈS.	VIGLA.
GOSSELIN.	VOILLEMIER.
GRISOLLE.	WURTZ.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui our seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE, A MA MÈRE.

Tout ce que peut sentir le fils le plus affectionné.

M. MAISONNEUVE

M. P. DUBOIS

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX :

M. JANIN,

Chirurgien de l'hôtel-Dieu du Mans;

M. BRICHETEAU,

Médecin de l'hôpital Necker;

M. ROCHOUX,

Médecin de l'hospice de la Vieillesse (Hommes);

M. MAISONNEUVE,

Chirurgien de l'hospice de la Vieillesse (Hommes);

M. P. DUBOIS,

Professeur de Clinique d'Accouchements à la Faculté de Médecine de Paris, etc. etc..

DE

LA MÉNOPAUSE.

La vie est organisée de telle sorte que tous les êtres qui en jouissent éprouvent, dans leur constitution, des modifications, des changements continuels. L'espèce humaine, malgré le rang qu'elle occupe dans la création, n'échappe pas à cette loi. Il y a plus chez elle; c'est que ces changements, ces modifications, ne s'opèrent pas de la même manière dans les deux sexes : dans l'homme, ils se succèdent le plus ordinairement avec une telle régularité, qu'on a quelque peine à saisir avec précision le moment où chacun d'eux s'effectue; chez la femme, au contraire, chacune des périodes principales de son existence est marquée par des secousses plus ou moins orageuses.

Ce n'est, en effet, qu'après avoir surmonté tous les dangers qu'accompagne la puberté, tous les périls qui sont inévitablement liés au rôle que joue la femme dans l'acte de la création, qu'elle arrive à une époque dangereuse encore, mais pas tant cependant qu'on a bien voulu le dire; je veux parler de l'*âge de retour*, appelé aussi *âge critique*, *ménopause*.

C'est cette dernière période de la vie de la femme que j'ai voulu étudier; et pour le faire avec méthode, et par conséquent avec fruit, j'ai divisé mon sujet en quatre parties, dans lesquelles je traite successivement : 1° des changements anatomiques qui surviennent chez la femme à l'âge de retour; 2° des phénomènes physiologiques qui se lient à ces changements; 3° des dangers auxquels la femme est exposée à cette époque et des maladies qui peuvent survenir; 4° et je terminerai par l'exposition des moyens propres à éviter ces dangers.

et du traitement qu'il faudrait employer, si le prévenir avait été impossible.

§ 1. *Changements anatomiques survenus chez la femme à l'âge de retour.*

Parvenue à l'époque où les règles cessent de couler, la femme perd la faculté d'engendrer; elle ne vit plus que pour l'espèce, mais rentre dans la vie individuelle.

Le tissu de la matrice tend à revenir à cet état analogue à celui qu'il présentait avant la puberté; il se resserre et devient de moins en moins perméable; le vagin, que des grossesses successives avaient considérablement agrandi, revient sur lui-même, sa cavité se rétrécit et se ride; les cryptes muqueux qu'il renferme en si grand nombre, ne répondant plus aux excitants extérieurs, cessent d'exhaler à sa surface un liquide aussi abondant; les poils qui couvrent le mont de Vénus et la surface externe de la vulve blanchissent et tombent; les ovaires sont privés d'ovules, fait important, et qui prouve la liaison qui existe entre la présence d'ovules dans l'ovaire et la menstruation; leur tissu se rapetisse, se ratatine; ils perdent leur forme ovoïde, s'aplatissent, s'atrophient, et deviennent extrêmement rugueux, bosselés, et semblent réduits à leur coque; on y rencontre tantôt de véritables calculs, tantôt des masses présentant une espèce d'infiltration gypseuse ou calcaire; les productions osseuses et cartilagineuses n'y sont pas rares non plus. Leclerc a trouvé sur le cadavre d'une femme de soixante ans l'ovaire droit volumineux, dur et offrant des points d'ossification; Mechel a trouvé souvent les vésicules de Graaf offrant une espèce d'ossification de leurs tuniques.

Les mamelles, comme les autres organes servant à la génération, s'atrophient; quelquefois on ne trouve plus à la place de la glande mammaire qu'un peu de tissu fibreux. M. Cruveilhier a vu chez plusieurs vieilles femmes les conduits galactophores distendus par un mucus concret, noirâtre, de consistance gélatineuse, et il

lui a été possible de les suivre jusque dans leurs radicules les plus déliées.

Mais les changements que l'organisme éprouve à l'époque de la cessation des menstrues ne se bornent pas aux parties génératrices; la vitalité dont ces dernières étaient le siège se portant alors sur les agents de la force assimilatrice, la sensibilité et l'imperméabilité de la peau sont augmentées, la circulation capillaire y devient plus active; elle présente une couleur rose dans toute son étendue, surtout au visage; on remarque plus de force et de fréquence dans le pouls. Mais ces heureux changements ne sont que passagers : la peau finit par perdre son coloris, sa souplesse et sa douceur; les traits du visage s'effacent; les mouvements vitaux tombent dans la langueur; les cheveux, quoique se conservant plus longtemps que ceux de l'homme, perdent de leur épaisseur et de leur couleur primitive; la voix n'a plus les mêmes attraits, et tout annonce à la femme que la vieillesse est imminente.

§ II. *Phénomènes physiologiques.*

De même que les phénomènes de la puberté ne se développent pas au même âge chez toutes les femmes, de même aussi la disparition du flux utérin s'effectue plus tôt ou plus tard chez les unes que chez les autres : cette différence paraît tenir principalement au climat qu'elles habitent, au genre de vie qu'elles mènent, et à leur constitution. C'est ainsi que, au rapport des voyageurs, dans l'Inde et dans tous les pays chauds, à la puberté qui se manifeste vers dix ou douze ans succède l'âge critique de la trentième à la trente-cinquième année.

Dans nos climats tempérés, c'est ordinairement de la quarante-cinquième à la cinquantième année de leur existence que les femmes voient disparaître l'évacuation sanguine à laquelle la nature les a assujetties plus tôt ou plus tard, suivant que cette fonction a été plus ou moins précocée.

Cependant il n'est pas rare de voir la menstruation finir à trente-six ou quarante ans, et même avant cette époque. On voit des femmes qui ne sont plus réglées à trente ans; mais on remarque qu'elles sont délicates et mènent une vie sédentaire, elles jouissent cependant quelquefois d'une bonne santé.

Les femmes qui sont réglées de bonne heure, ai-je dit, sont aussi celles qui cessent plus tôt de l'être; cependant, il n'en est pas toujours ainsi, on a eu occasion d'observer de nombreuses exceptions à cette règle, qui paraît plus vraie si on l'applique aux masses d'individus qui habitent des climats différents.

La Motte a vu une femme chez laquelle cette évacuation cessa dès l'âge de trente-quatre ans, sans jamais avoir souffert aucune incommodité. Des voyageurs nous apprennent qu'une femme, à Java, ne peut concevoir après trente ans. On voit également le flux menstruel se prolonger jusqu' dans un âge très-avancé, comme à soixante, soixante et dix, soixante et quinze, cent, cent six ans, et la faculté d'engendrer se conserver en même temps. Une femme, écrit La Motte, a eu trente-deux enfants jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans; son mari mourut alors, elle ne décéda qu'à l'âge de soixante-deux ans, tout aussi bien réglée qu'elle l'avait été à vingt-cinq ans.

Astruc regarde cet écoulement extraordinaire comme provenant de quelques ulcérations ou engorgements de l'utérus, ou de quelques dispositions variqueuses de ses veines. Mauriceau est de cet avis. « Les excréations sanglantes de la matrice, dit-il, ne doivent pas être qualifiées du nom de menstrues, après l'âge de cinquante-huit à soixante ans, car ces sortes d'excrétions sont pour lors symptomatiques, et très-souvent signes avant-coureurs d'ulcères carcinomateux et de la mort qui les suit. Haller rapporte que des femmes, après avoir éprouvé à l'époque ordinaire la cessation menstruelle, ont été reprises d'un nouveau flux, ce qui leur avait procuré une seconde jeunesse à l'âge de cinquante, soixante-huit et même cent ans.

Fabrice de Hilden parle d'une religieuse chez laquelle le flux menstruel se rétablit à cent ans.

Je ne doute pas que, dans la plupart des cas, l'opinion d'Astruc, de Mauriceau, ne soit vraie. Bien souvent, en effet, et surtout à une époque où l'usage du speculum n'était pas devenu d'un emploi vulgaire, il a pu se faire qu'on ait pris un écoulement de sang plus ou moins abondant pour un retour des menstrues, tandis que cet écoulement n'était que le symptôme d'une maladie le plus souvent incurable ; mais je ne puis me refuser à croire qu'il existe des cas dans lesquels la menstruation s'est rétablie à une époque avancée, surtout lorsque je lis que ces femmes qui ont éprouvé ce singulier phénomène jouissaient d'une parfaite santé, et ne portaient sur leur physionomie les traces d'aucune altération profonde.

J'ajouterai enfin qu'on a vu des femmes chez lesquelles la menstruation n'avait pas eu lieu, et chez lesquelles, par conséquent, l'âge de retour ne s'était pas manifesté. Linné rapporte avoir vu, en Laponie, plusieurs femmes qui, pendant toute leur vie, n'auraient pas été réglées ; on a cru, pendant quelque temps, sur la foi d'anciens voyageurs, que les femmes qui habitaient le pôle arctique, et que les indigènes du Brésil, se trouvaient dans le même cas que celles dont parle Linné ; mais des observations plus exactes ont prouvé le contraire.

Quelle est la cause de la cessation des règles à une époque ainsi déterminée par la nature ? Je crois n'avoir rien de mieux à faire, pour répondre à cette question, que de citer le passage suivant, de l'excellente thèse de Jallot, sur l'âge critique : « Rechercher, dit-il, la cause de la cessation des règles, c'est se livrer à ces hypothèses frivoles que rejette l'impulsion donnée à la médecine par les savants qui la dirigent ; assez d'autres, égarés par une application trop exclusive des lois de la mécanique à celle des corps vivants, ont cru saisir cette cause dans la raison composée de l'épaississement du sang et de la rigidité des solides. Pour moi, il me suffit de savoir qu'elle appartient aux changements successifs et secrets qui arrivent dans les fonctions de la vie, qui frappent l'œil de l'observateur et échappent à son intelligence. »

Si la cause de la cessation des menstrues nous échappe, il n'en est pas de même des phénomènes qui l'accompagnent, et c'est d'eux que nous allons nous occuper maintenant.

La cessation des règles n'a pas lieu, le plus souvent, d'une manière subite, à moins qu'elle n'arrive par suite d'un accident, comme une frayer, une chute, un événement malheureux, etc., et ces cas sont plutôt pathologiques que physiologiques. La nature avait depuis longtemps averti la femme du changement qui va s'opérer en elle, par une diminution toujours plus marquée de l'évacuation menstruelle. Du moment où les règles se dérangent chez une femme qui a passé quarante ans, il est rare qu'elles reparaisent ensuite d'une manière régulière; elles diminuent de plus en plus, au contraire, et présentent un intervalle plus long entre chaque apparition, jusqu'au moment où elles cessent sans retour.

Le signe le plus constant que les menstrues sont sur le point de disparaître est, en ayant égard à l'âge de la femme, cette irrégularité dans leur manifestation, soit pour le temps, soit pour la durée, soit enfin pour la quantité, sans que les femmes en soient sensiblement incommodées. Il est rare de rencontrer des femmes qui, parvenues à cette âge, ne se plaignent pas de ces dérangements. Tantôt les menstrues reviennent tous les quinze jours ou toutes les trois semaines, tantôt elles sont plusieurs mois sans paraître; quelquefois le flux est en moindre quantité que de coutume, d'autres fois il est immodéré, et assez fréquemment suivi d'un écoulement blanc plus ou moins abondant qui remplace le sang menstruel. Si on s'est assuré, par tous les moyens de diagnostic qui sont en notre pouvoir, que cet écoulement blanc n'est pas dû à quelque altération des organes génitaux, on doit le respecter, dit-on, car, dans ce cas, la nature ne semble l'avoir établi que pour rendre le changement qu'elle opère moins brusque.

Les changements qui ont lieu dans toute l'économie de la femme se manifestent d'une manière sensible. La plupart des sécrétions sont augmentées, les urines deviennent plus abondantes, les fonc-

tions respiratoires plus actives ; l'excrétion d'acide carbonique augmente et se rapproche, par sa quantité, du chiffre qu'a fourni la respiration de l'homme aux observateurs ; mais, chose remarquable, quand l'âge de retour s'est invariablement établi, la quantité d'acide carbonique diminue de nouveau. Dans certains cas, on remarque des empâtements du ventre, des hypochondres en particulier, des douleurs aux lombes, des engourdissements dans les jambes, une fatigue très-grande au moindre exercice. Dans d'autres cas, ce sont des feux, des bouffées de chaleur, des insomnies, des rêves fatigants, des ardeurs vagues et irrégulières, de la difficulté dans la respiration, des vertiges, des étourdissements et autres accidents qui se manifestent également à la première apparition des menstrues. Tous ces phénomènes n'existent pas continuellement, ils cessent pour reparaître de nouveau, diminuent ensuite, et finissent par disparaître complètement, lorsque l'écoulement a cessé tout à fait.

La constitution physique et morale éprouve aussi un changement remarqué. Nous avons dit ce que devenaient les organes de la génération à cette époque, nous n'y reviendrons pas ; mais ce qu'il faut surtout noter, c'est que ses goûts changent et se rapprochent de ceux de l'homme ; son esprit acquiert plus de netteté, d'étendue et de vivacité, il y a moins d'instinct maternel, désormais, que de prudence pour diriger une famille ; la femme donne moins au sentiment qu'à la réflexion.

Le diagnostic de la cessation du flux menstruel se réduit à distinguer la cessation que l'âge amène d'avec la suppression des règles par maladie et la suppression par grossesse, avec lesquelles on peut le confondre.

On la distingue d'avec la suppression par maladie en ce que la cessation naturelle n'arrive, le plus souvent, que vers la quarante-cinquième ou la cinquantième année, au lieu que la suppression survient à tout âge ; celle-ci est ordinairement subite et absolue, tandis que l'autre n'arrive jamais tout à coup, mais peu à peu et par reprises. La cessation est, pour l'ordinaire, sans accidents ou bien

avec des accidents légers, au lieu que la suppression entraîne ordinairement des suites plus fâcheuses. Du reste, à quelque époque que la cessation arrive, il ne faut jamais oublier de s'informer de la cause et d'examiner les organes.

Il n'est pas facile de distinguer la cessation naturelle du flux menstruel d'avec la suppression par grossesse ; aussi les femmes s'y méprennent-elles toujours.

Fothergill rapporte que des femmes d'une constitution saine et sanguine en apparence, faisant peu d'exercice, accoutumées à une nourriture abondante, éprouvent quelquefois une prompte cessation de leurs règles dans un temps où il y a tout lieu de croire que cet écoulement doit durer encore plusieurs années. Elles deviennent en peu de temps replètes, leur ventre semble se tuméfier, elles y éprouvent de la douleur, de la tension, elles ont des picotements au sein ; cette partie augmente souvent de volume ; elles ont du malaise le matin, vomissent des matières glaireuses, sentent du dégoût pour certains aliments, éprouvent, en un mot, la plupart des signes rationnels de la grossesse et quelques-uns des signes physiques ; car il y en a qui s'imaginent sentir les mouvements du fœtus. Ceci arrive plus fréquemment aux femmes qui ont été mariées très-tard, leur inexpérience les conduit à concerver cette opinion et quelquefois elles ne peuvent être détrompées que lorsqu'elles ont passé l'époque présumée de l'accouchement. On voit souvent aussi des femmes qui ont eu plusieurs enfants et qui désirent n'en plus avoir prendre une véritable grossesse pour la cessation naturelle de leurs menstrues. Dans toutes ces circonstances plus ou moins difficiles, le médecin doit agir avec prudence et attendre, s'il n'y a pas d'accidents pressants, que le temps fasse connaître le véritable état de la femme ; le toucher pourrait être d'un grand secours, mais son secours n'est pas infailible. On a vu des femmes devenir enceintes longtemps même après la cessation des menstrues. M. le professeur Dubois nous disait, il n'y a pas longtemps, qu'il avait connu une femme qui, arrivée à l'âge de cinquante-six ans, et non réglée depuis plu-

sieurs années déjà, avait senti son ventre augmenter de volume, ses seins se gonfler et éprouver plusieurs autres signes de la grossesse; qu'elle avait consulté un médecin fort habile, lequel avait cru à un développement de quelque tumeur de la matrice. Le toucher n'avait été d'aucun secours dans ce cas; car l'on sait que les tumeurs qui se manifestent dans la cavité utérine peuvent donner lieu à un ramollissement plus ou moins marqué du col et à une augmentation du corps de l'utérus. Ce ne fut qu'après un examen minutieux que M. le professeur P. Dubois finit par soupçonner une grossesse, et l'avenir prouva qu'il ne s'était pas trompé.

§ III. *Accidents qui surviennent à la cessation des menstrues.*

« C'est sans doute un phénomène très-naturel, dit le célèbre auteur de la *Nosographie philosophique*, que la cessation de l'évacuation périodique, à une certaine époque de la vie; les fonctions organiques de la matrice touchent alors à leur terme.... Aussi, les femmes qui ont vécu suivant le vœu de la nature, qui ont été mères de famille, et ont mené une vie active et laborieuse, passent en général l'époque critique sans danger et sans éprouver de maux notables. »

« Plusieurs femmes, dit Fothergill, n'éprouvent aucune altération dans leur santé à l'époque où elles cessent d'être menstruées, quelques-unes semblent reprendre une nouvelle vigueur. C'est ainsi que l'on voit des complexions frêles et délicates, ou singulièrement affaiblies par des évacuations copieuses, se trouver très-bien de la cessation des règles; mais toutes ne jouissent pas du même avantage. » Combien, au contraire, n'en voit-on pas pour qui l'époque où elles cessent d'être fécondes devient le précurseur des maladies les plus cruelles et les moins susceptibles de guérison? Cette époque exige donc beaucoup d'attention de la part des femmes, puisque le bonheur du reste de leurs jours dépend de la manière dont se passent les menstrues; et il faut le dire ici bien haut, elles éviteront d'autant plus sûrement les dangers de cette époque que leur vie aura été

mieux réglée et leurs mœurs plus pures ; une vie irréprochable est , pour la femme , une garantie de longévité.

Quoi qu'il soit constant que les femmes courent des dangers à cette époque , on peut assurer cependant que leurs appréhensions sont exagérées. L'anxiété où elles sont, pour la plupart d'entre elles, au temps critique , est ordinairement fondée sur l'idée qu'elles ont que cette évacuation périodique est destinée à expulser un virus , dont la matière âcre et morbifique peut occasionner des effets délétères par sa rétention dans l'économie , lorsqu'elle vient à cesser.

Il importe de les désabuser et de détruire chez elles une erreur qui est préjudiciable à leur santé et qui peut leur occasionner des maladies produites uniquement par le trouble que cette perplexité continuelle cause dans tout leur système. Il faut les instruire que le sang fourni par les règles, lorsqu'il ne se rencontre pas avec des dispositions défavorables, est pur et incapable de nuire, et que s'il arrive quelquefois que les menstrues aient des qualités vicieuses, on doit en attribuer la cause à des humeurs étrangères, le plus souvent fournies par l'état particulier de la matrice. On peut leur représenter que l'écoulement périodique cesse chez la plupart des femmes, sans que leur santé en soit altérée; que les femmes délicates qui avaient des évacuations copieuses, que celles qui souffraient aux approches des règles, éprouvent du soulagement lors de leur cessation.

Si, du reste, on interroge la statistique, on verra qu'elle est tout à l'avantage de l'*âge critique*.

« Du 43° degré de latitude au 60° degré, c'est-à-dire sur une ligne qui s'étend de Marseille à Pétersbourg, en passant par Vevay, Paris, Berlin et Stockholm, à aucune époque de la vie des femmes depuis trente ans jusqu'à soixante et dix ans, on n'aperçoit d'autre accroissement dans leur mortalité que celui nécessairement voulu par les progrès de l'âge. A toutes les époques de la vie des hommes, depuis trente jusqu'à soixante et dix ans, on trouve une mortalité plus grande que chez les femmes. Il résulte de ces nouvelles observations, que l'âge de quarante à cinquante ans est véritablement plus critique

pour les hommes que pour les femmes, et cela, quel que soit le genre de vie qu'ils embrassent, qu'ils vivent dans la société ou dans la retraite, dans les camps ou dans les cloîtres. » (Benoiston, de Châteauneuf.) M. La Chaise donne des résultats semblables dans sa *Topographie médicale de Paris*. Cependant, on ne peut se refuser à croire que cette époque de la femme ne donne lieu à des maladies plus ou moins nombreuses, plus ou moins graves. Sans suivre les errements des médecins qui ont mis sur le compte de l'âge de retour toutes les maladies qu'on observe chez la femme à cette époque, je m'attacherai plus particulièrement aux maladies qui semblent se fixer d'une manière presque intime à la cessation des menstrues.

L'histoire générale des maladies de l'âge critique comprend leurs causes, leurs divisions, leurs rapports et leur dépendance réciproques, leurs complications et leurs pronostics.

Causes prédisposantes. — Tempérament. Les tempéraments les plus exposés aux maladies de l'âge critique sont le sanguin, le lymphatique et le nerveux.

Tempérament sanguin. « En mon particulier, dit Frédéric Hoffmann, je suis convaincu, par une infinité d'expériences, qu'après cinquante ans, les femmes d'un tempérament sanguin, et qui étaient réglées en quantité, qui d'ailleurs mènent une vie oisive, qui font bonne chère, qui négligent de se faire saigner, tombent, surtout dans la nuit, dans des douleurs de cardialgies, et d'autres violentes, accompagnées de chaleurs qui règnent dans les hypochondres et s'étendent jusqu'au dos et aux jambes; d'autres sont attaquées d'inflammations, de fièvres érysipélateuses, de néphrites; d'autres, après soixante ans, ont été attaquées de pissement de sang ou de pertes incurables, qui ont amené une chaleur hectique... Il survient des vomissements continuels accompagnés d'inquiétude; une dame en fut tourmentée pendant six mois, et ils furent suivis d'enflure des pieds et des mains. »

Tempérament lymphatique. Son influence est moins évidente; « cependant, comme à l'époque critique le système lymphatique est

particulièrement affecté, il n'est pas étonnant que le tempérament qui en découle dispose aux maladies de cet âge » (Jallon).

Tempérament nerveux. C'est le plus disposé aux maladies dont nous parlons. Personne n'ignore quel empire ce tempérament exerce sur les fonctions utérines.

Vie sédentaire. Comparez les femmes de la campagne et celles de la ville : les unes ne connaissent le retour d'âge que par quelques indispositions ordinaires à cette période de la vie ; les autres éprouvent souvent des accidents funestes.

Chagrins prolongés. Les chagrins prolongés débilitent insensiblement la santé de la femme et répandent dans leur constitution des germes de maladies qui ne se développent souvent que pendant le travail de la cessation des règles.

Sensibilité trop grande de l'utérus. Elle dispose à toutes les irrégularités de l'évacuation périodique, et, lors de l'âge critique, à des hémorrhagies actives. Le défaut de sensibilité prédispose, au contraire, aux hémorrhagies passives.

Abus et privations des plaisirs de l'amour. Ces causes n'agissent que par leur influence sur la sensibilité de l'organe génital ; ajoutons cependant qu'il paraît démontré que la vie célibataire n'est pas étrangère aux maux qui affligent la femme à l'âge de retour.

Irrégularité dans les périodes antérieures de la menstruation. Des observations nombreuses prouvent que c'est là une cause évidente de maladies à l'âge critique. Je finirai l'énumération des causes prédisposantes en indiquant les couches laborieuses et les maladies vénériennes, dont tout le monde peut comprendre l'influence, etc.

Causes occasionnelles. — Ces causes sont plus faciles à suivre, leurs effets sont plus prompts et plus directs. Indiquons surtout le mauvais traitement des fleurs blanches et des écoulements vénériens, qui substituent, comme le dit Pinel, aux fleurs blanches des maux plus à craindre ; la suppression inconsidérée des hémorrhagies utérines ; les affections de l'âme vives et violentes : Morgagni en cite

deux exemples remarquables; l'une qui mourut après un accès de colère, l'autre, par un saisissement de peur. Mais je dois faire ici une remarque, c'est que ces causes auraient probablement agi de la même manière à toute autre époque de la vie.

Écarts de régime. Pour qui connaît, par exemple, les rapports sympathiques de la peau avec la matrice, il est évident que l'habitude qu'ont les femmes de se découvrir les bras et les épaules, que l'impression d'un air froid, que l'immersion des pieds et des mains dans l'eau froide, ne sont pas étrangères aux maladies de l'âge critique.

Signes des maladies de l'âge critique. — Signes généraux. J'en ai déjà parlé, je n'y reviendrai pas.

Signes particuliers. Ces signes seront suffisamment connus par l'examen des diverses maladies du retour d'âge.

Division des maladies de l'âge critique. — Je les diviserai en affections générales et en affections locales. Les maladies générales qui se manifestent lors de la cessation du flux menstruel sont communes aux deux sexes, et n'appartiennent à la femme que par leurs causes déterminantes; elles peuvent se développer dans toutes les parties, dans tous les tissus: l'on voit souvent à cette époque s'exaspérer les maladies dont les femmes étaient atteintes antérieurement, et qui s'étaient prolongées jusqu'alors; il n'est pas rare non plus d'en voir d'autres, qui avaient disparu depuis quelque temps, réparaître avec intensité, et ceci peut surtout s'appliquer à celles qui avaient leur siège à la peau.

Si les femmes sont robustes et qu'elles aient éprouvé quelques accidents produits par la pléthore, elles sont sujettes à un gonflement considérable des articulations, qui rend la progression douloureuse, quelquefois impossible. Lorsque les articulations sont ainsi gonflées, quoique les parties offrent de la dureté, de la résistance, de la dou-

leur, et qu'on y aperçoive légèrement une légère teinte inflammatoire, ces femmes ne veulent pas entendre parler de la saignée; elles craignent, disent-elles, une hydropisie. Cependant, toute l'habitude du corps annonce une plénitude générale, et l'état du pouls, qui est fort et plein, indique évidemment les émissions sanguines.

Hippocrate avait remarqué que les femmes n'étaient atteintes de la goutte qu'après la cessation des règles; Galien, qui observa le contraire, l'attribua à la manière simple dont on vivait en Grèce, qui préservait les femmes grecques d'un fléau généralement répandu chez les Romaines, adonnées à la mollesse et à l'excès des plaisirs de la table. On doit remarquer, dit Pinel, que ces affections gouteuses ou rhumatismales sont très-disposées à rétrocéder à l'intérieur et à reproduire des symptômes inflammatoires ou spasmodiques, qui simulent d'autres maladies primitives. La goutte se porte quelquefois sur la matrice; et dans ce cas, le diagnostic ne serait évident que si l'on avait constaté des attaques de goutte sur d'autres parties du corps, et que la matrice est exempte de toute espèce de dégénérescence.

La disparition naturelle des menstrues donne lieu d'autres fois à des éruptions cutanées très-variées, comme dartres, érysipèles, furoncles, etc.; elle rappelle quelquefois des dartres de mauvais caractère, qui étaient disparues depuis longtemps, ou fait végéter un cancer qui paraissait éteint; elle exaspère des maladies que la femme possédait avant cette époque. Chez d'autres femmes, les accidents qui se manifestent se présentent sous une apparence nerveuse: on voit survenir des étouffements, des palpitations avec étranglement, des tranchées et autres symptômes nerveux. C'est avec raison que l'on regarde l'hystérie comme une maladie de cet âge, car c'est une des maladies qui paraissent dépendre le plus spécialement du dérangement de la menstruation; et quelle que soit l'opinion qu'on adopte sur le siège de l'hystérie, il n'en sera pas moins vrai que cette maladie est spécialement du domaine de la femme, et que la femme ne peut avoir cette spécialité, à être affectée de cette maladie, qu'à l'organe

qui la distingue de l'autre espèce du genre humain. Assez souvent, à cet âge, l'hystérie s'accompagne d'autres maladies nerveuses, telles que l'hypochondrie, l'épilepsie; mais quand l'âge de retour est décidément fixé, ces maladies perdent de leur gravité et finissent même quelquefois par s'éteindre dans un âge avancé.

Affections locales. — Les désordres que produit dans l'utérus et ses annexes la cessation des menstrues sont aussi variés que fâcheux; souvent le traitement de ces affections n'est que palliatif, et l'on se borne à calmer des douleurs dont on ne peut guérir la cause.

Ces désordres peuvent être principalement rapportés aux affections suivantes :

Hémorrhagies utérines. Ces hémorrhagies sont des accidents très-fréquents; on les connaît à l'écoulement excessif de sang par les parties sexuelles : les unes tiennent à un excès d'énergie dans les propriétés vitales de l'utérus, les autres dépendent d'une débilité, d'une asthénie locale, quelques-unes enfin d'un vice organique de la matrice. Les premières, qu'on peut appeler *actives*, s'annoncent par un sentiment de tension dans les hypochondres, par les contractions de la matrice, par une fièvre générale accompagnée de tous les signes de la pléthore. Toute excitation vive, portée sur les parties de la génération, peut en être la cause; les secondes sont essentiellement passives; elles tiennent à une débilité générale de l'économie; le sang s'écoule sans causer de douleurs, sans éveiller le sentiment obtus d'une congestion locale : ces hémorrhagies surviennent surtout chez des personnes affectées de chlorose, chez les femmes nerveuses affaiblies par l'oisiveté ou par des maladies précédentes; les hémorrhagies, qui dépendent d'un vice organique de la matrice, se lient le plus souvent à une affection cancéreuse du corps ou du col de la matrice, à un polype contenu dans la cavité de cet organe, à un corps fibreux, à un cancer du rectum communiquant soit avec la matrice, soit avec le vagin. On sent que le diagnostic de ces hémorrhagies ne saurait être établi sûrement qu'à l'aide du toucher et du speculum;

son pronostic est très-grave et le traitement le plus souvent infructueux : aussi ne faut-il jamais les confondre avec les deux espèces précédentes, pour lesquelles la médecine offre des secours presque certains.

Leucorrhée. Cet écoulement est-il plus fréquent à l'âge critique qu'aux autres périodes de la vie ? Hippocrate paraît de cet avis ; Morgagni a confirmé cette opinion par des faits dont l'exactitude et la précision paraissent ne laisser rien à désirer ; le professeur Pinel s'exprime ainsi : « Les écoulements sont l'effet d'une affection purement locale, et proviennent d'une disposition des parties de la génération à la suite de quelque lésion ou de quelque cause irritante, telle que la cessation de l'évacuation périodique. » Cependant, malgré l'autorité d'un si grand maître, je ne puis croire que la cessation des menstrues puisse amener, indépendamment de toute autre cause, un écoulement leucorrhéique ; le plus souvent, en effet, cet écoulement est dû à ce qu'on appelle une métrite chronique, à des granulations, à des ulcérations du col utérin, affections qui n'étaient pas aussi bien connues du temps de Pinel qu'aujourd'hui.

Je ne m'étendrai pas sur les caractères du liquide excrété ; qu'il me suffise de dire qu'il est souvent âcre et irritant, qu'il excorie les parties qu'il touche, qu'il prend une teinte verdâtre, jaunâtre ; quelquefois il ressemble à du pus, à de la lavure de chair : faits qui confirment l'opinion émise plus haut.

S'il est vrai qu'il existe des flueurs blanches destinées à remplacer l'évacuation menstruelle, il est évident qu'elles n'ont rien que de favorable, et qu'il faut les respecter ; mais il n'en est pas ainsi le plus souvent : aussi le pronostic d'un écoulement blanc est-il ordinairement grave à l'âge critique, car il est l'indice d'une affection incurable pour la plupart du temps.

Métrite chronique. L'inflammation du tissu propre de la matrice qui se déclare à l'âge critique est le plus souvent chronique : ce n'est d'abord qu'une douleur sourde à l'utérus, une légère augmentation du volume de l'organe ; la douleur s'accroît insensiblement,

et la matrice acquiert un volume quelquefois assez considérable; le col de la matrice s'ulcère, souvent ces ulcérations pénètrent jusque dans la cavité de l'organe; un écoulement d'abord inodore, puis fétide et souvent ichoreux, annonce que la maladie fait des progrès; les douleurs deviennent intolérables, et la mort arrive, si l'art n'a pu arrêter le progrès du mal dès son origine.

Les causes de cette maladie, qu'il faut, dans la plupart des cas, faire remonter à une époque plus éloignée, sont toute excitation trop vive et trop répétée, un écoulement trop prolongé, l'infection syphilitique.

Cancer utérin. Quelle que soit la nature du cancer, toujours est-il qu'il est souvent amené par les mêmes causes qui donnent naissance aux inflammations de la matrice, et que la métrite chronique n'est ordinairement que le premier degré de cette cruelle affection. Les observations sur le cancer utérin, consignées jusqu'ici dans les annales de la science, s'accordent presque toutes pour justifier cette proposition. Pinel en rapporte plusieurs dans sa *Nosographie philosophique*, parmi lesquels le suivant m'a paru digne d'intérêt. « Une femme de quarante-huit ans, dit-il, douée d'une constitution forte, et livrée les années précédentes à la galanterie, commença à éprouver des irrégularités dans la menstruation, pour la quantité, la durée, et l'époque de retour, avec des douleurs constantes dans la région lombaire. A la suite de ces hémorrhagies ou pertes utérines, extrême irritation et sensibilité douloureuse dans la matrice, qui semblait s'étendre jusqu'au vagin et au rectum en rendant les selles plus pénibles par le sentiment d'une sorte de tumeur vers l'anus; difficulté d'uriner, écoulement, par les parties sexuelles, d'une matière blanche et quelquefois glaireuse, mais sans odeur; col de la matrice volumineux, dur et renitent; sa partie latérale gauche plus dure et plus volumineuse, avec de petites inégalités. Une exploration faite postérieurement, et après plus d'un mois d'intervalle, fit connaître un gonflement plus prononcé et plus uniforme dans toute la circonférence de l'orifice de la matrice. Inter-

ruption pendant presque quarante jours de l'écoulement utérin ; mais les douleurs toujours constantes, et par intervalle plus vives et plus aiguës, surtout les nuits ; elles semblent même s'étendre dans toute la région hypogastrique. Ces douleurs, en général gravatives, deviennent par moment lancinantes, et comme si la matrice avait été percée par des coups de canif. Par le progrès de la maladie, développement de la fièvre hectique, pouls dur, plein et fréquent ; paroxysme le soir, et le matin moiteur de la peau et légère transpiration avec un peu de calme ; selles de plus en plus pénibles et douloureuses, avec le sentiment d'un poids sur le rectum ; perte de l'appétit, dépérissement lent, etc. C'est dans ces dernières circonstances, ajoute Pinel, que j'ai été consulté, et en rappelant l'histoire de la maladie, il m'a été facile d'en porter le plus funeste présage en indiquant l'usage des calmants et des stupéfiants. Une vingtaine de jours après, la mort a mis un terme à cette maladie, l'une des plus atroces dont la femme puisse être affligée. »

Après une histoire aussi intéressante, il serait presque inutile de rappeler l'histoire d'une femme atteinte d'un carcinome utérin, et que j'ai observée à l'hôpital Necker, dans le service de M. le docteur Bricheteau ; elle n'avait que trop abusé de la vie, me dit-elle, elle mourut au milieu de souffrances horribles que ne purent modérer les calmants de toutes sortes, et dans un état de marasme effrayant.

Polypes utérins. Les polypes utérins sont-ils réellement liés à la cessation de la menstruation ? Cela est possible ; mais cependant, si l'on remarque que l'on observe très-souvent des polypes chez des femmes encore menstruées, on restera un peu dans le doute sur l'influence que peut avoir la cessation des règles sur la production des polypes de la matrice. Tout ce que cette époque peut faire, c'est, je crois, d'activer le développement de ceux qui existent déjà, et c'est ce qui arrive en effet.

Tumeur de la matrice formée par l'accumulation du sang, d'eau ou d'hydatides, dans sa cavité. Les observations faites pendant la vie ou après la mort des femmes fournissent plusieurs exemples de

collections sanguines, aqueuses et vésiculaires, dans la matrice, dont la cessation des règles a été la cause occasionnelle. Mademoiselle Masson, dit Jallon, cesse d'être réglée à l'âge de cinquante-deux ans ; immédiatement après la dernière évacuation sexuelle, la matrice s'élève dans l'hypogastre, sans causer de douleurs ni d'autre incommodité qu'une incontinence d'urines. La tumeur s'étend rapidement, excite un sentiment de pesanteur dans le bassin, remplit la cavité abdominale, trouble les fonctions digestives et respiratoires, produit l'œdémie des extrémités, et donne la mort.

L'autopsie cadavérique fait voir un volume considérable de sang dans la cavité de l'utérus, et l'amaigrissement extraordinaire des parois de cet organe.

L'hydropisie de la matrice est une maladie sur la nature de laquelle on n'est pas encore d'accord. Tout ce qu'en dit Hippocrate semble se rapporter plutôt à l'ascite. Astruc pense que l'hydropisie de la matrice est un amas de lymphe ou de sérosité lymphatique dans sa cavité. Cet amas suppose, dit-il, que la sérosité lymphatique distille goutte à goutte dans la cavité de la matrice plus abondamment que dans l'état naturel, et que l'orifice de la matrice est bouché. » Mais cette opinion n'est pas admissible aujourd'hui, car on sait que toute hydropisie dépend de l'équilibre rompu entre l'absorption et l'exhalation ; que c'est seulement dans les cavités tapissées par des séreuses qu'il peut se former une véritable hydropisie, et non dans celles qui sont lubrifiées d'une mucosité plus ou moins abondante. Aujourd'hui on pense que l'hydropisie de la matrice est due soit au passage de la sérosité du ventre dans l'intérieur de l'utérus (la communication établie entre la matrice et le bas-ventre, par les trompes de Fallope, suffit pour expliquer ce phénomène), soit à une suite de conception incomplète, ou à une grossesse extra-utérine ; car on sait que, dans ce cas, la cavité de la matrice se trouve tapissée par une fausse membrane comme dans la grossesse naturelle, et cette fausse membrane peut devenir le siège d'une exhalation de liquide. Cependant Mauriceau pense que les eaux qui s'engendrent quelquefois dans la ma-

trice ne sont jamais enveloppées d'aucune membrane, surtout si la femme n'a pas usé du coït.

Au reste, ce point d'anatomie pathologique n'est pas encore éclairci, et a besoin de nouvelles recherches. Quant aux hydatides, on a de nombreux exemples de ces collections dans la cavité de la matrice; elles se présentent soit isolées, soit sous forme de petits corps sphéroïdes attachés à une tige commune. La nature fait ordinairement les frais de la guérison des deux dernières espèces d'hydropisie; en se contractant, elles se débarrassent de ces corps étrangers. La même chose n'arrive pas dans les épanchements sanguins; plus ils augmentent, plus la matrice perd de sa force expulsive.

Les *maladies de l'ovaire* se montrent plus fréquemment chez les personnes qui ont vécu dans le célibat, surtout les hydropisies enkystées.

Cancer de la mamelle. Bénignes aux deux extrêmes de l'existence, les tumeurs aux seins ne prennent un caractère vraiment cancéreux que depuis trente jusqu'à quarante-cinq ans; de soixante à quatre-vingts ans, ces maladies ont un degré d'indolence qui incommode certainement les femmes, mais qui ne les précipite pas dans la tombe à travers d'épouvantables tourments, comme à l'âge modéré de la vie.

§ IV. *Traitement des maladies de l'âge critique.*

Le premier conseil à donner aux femmes parvenues à l'âge de retour serait de renoncer aux vaines promesses du charlatanisme, à ces recettes vantées par l'ignorance, colportées par le commérage, accréditées souvent par l'appât du gain, et toujours accueillies par la plus crédule et la plus funeste confiance.

Traitement. — Le traitement des maladies de l'âge critique est *préservatif* ou *curatif*.

Traitement préservatif. Il est emprunté à l'hygiène et à la thérapeutique.

Moyens hygiéniques. Le régime convenablement dirigé est le plus sûr moyen de prévenir les accidents qui sont si fréquents vers le retour d'âge. Les femmes qui habitent les grandes villes ont beaucoup plus de précautions à prendre, de privations à s'imposer, que celles des campagnes. L'air libre que respire ces dernières, leur régime frugal dès l'enfance, la transpiration abondante qu'entretient leur exercice habituel, la simplicité de leurs mœurs champêtres, font qu'elles éprouvent moins d'accidents au temps critique. Si les femmes ont vécu suivant le vœu de la nature, qu'elles soient devenues mères et qu'elles aient allaité leurs enfants, elles peuvent espérer passer cette époque sans de grandes incommodités.

Fothergill trace en peu de mots la conduite que les femmes doivent tenir lors de la cessation de la menstruation; il insiste beaucoup sur la nécessité de l'exercice et du régime. « Celles qui sont pléthoriques, dit-il, et sujettes à des écoulements abondants, doivent se borner à une nourriture prise des végétaux, renoncer entièrement au souper, user des boissons douces et délayantes, éviter les exercices violents, les grandes assemblées, les lieux échauffés et fermés, surtout vers l'époque ordinaire des menstrues; dans les intervalles, l'exercice est très-nécessaire. » Pour les tempéraments lymphatiques, il faut un air vif et sec, des aliments succulents, un vin généreux, l'usage du thé et du café pris avec modération, de fréquentes promenades à pied et en plein air, un exercice porté jusqu'à la lassitude, un sommeil peu prolongé; des excrétions provoquées ou entretenues par des frictions sèches et des bains froids, des occupations de l'esprit faciles et agréables. Les jouissances des plaisirs de l'amour peuvent être moins modérées que dans le tempérament sanguin. La mobilité du tempérament nerveux rend difficile à fixer le régime qui lui convient. Les femmes qui en sont douées préfèrent un air doux et humide à un air sec. Elles doivent se couvrir les bras et

la poitrine, car l'extrême sympathie qui existe entre l'utérus et la peau pourrait causer des accidents graves si cette précaution n'était pas observée. Des bains tièdes seront mis en usage avec avantage; l'exercice leur est indispensable. Broussais l'a parfaitement remarqué; c'est en fortifiant le système musculaire qu'on fait taire les phénomènes nerveux. Les viandes des jeunes animaux, très-abondantes en gélatine, feront partie de leur nourriture. Loin de leur table les légumes farineux, qui développent beaucoup de flatuosités, et dont le canal alimentaire se trouve toujours embarrassé dans ce tempérament. Les affections de l'âme méritent avant tout leur sollicitude; elles éviteront toutes les circonstances, tous les lieux, tous les objets qui peuvent exciter des sensations trop vives; elles fuiront la lecture des livres licencieux et romanesques, et, pour le dire en un mot, elles préserveront les organes sexuels de toute excitation immédiate ou sympathique.

Moyens thérapeutiques. Les moyens thérapeutiques que l'on emploie le plus souvent pour préserver les femmes des dangers de l'âge critique sont les saignées, les cautères et les purgatifs.

Des saignées. Rien n'est plus précieux que ce moyen thérapeutique sagement employé; mais aussi rien n'est plus pernicieux lorsqu'il est mis en usage sans discernement et à toute occasion: c'est surtout chez les femmes qui ont atteint l'âge de retour que cette vérité est applicable; chez elles, la saignée ne doit être ordonnée qu'avec une grande réserve. Il faut qu'un pouls plein et dur, qu'une douleur de tête gravative ou lancinante, qu'une rougeur de la face, que des songes effrayants, qu'une oppression dans les rêves, viennent en formuler l'emploi; et, malgré tous ces symptômes d'une pléthore évidente, le nombre des saignées exige la plus grande prudence; trop abondantes ou trop nombreuses, elles affaiblissent la constitution et prédisposent à d'autres accidents.

On prévient souvent les pertes qui surviennent à l'âge critique en pratiquant une saignée de 4 ou 5 onces de sang peu de jours après la première suppression du flux menstruel (Fothergill). Quand la plé-

thore est locale, ce que découvre la sensibilité de l'utérus et des douleurs dans les lombes, on doit se borner à l'application des sangsues à la vulve et à l'aîne.

Il ne faut pas confondre avec la pléthore certains accidents nerveux qui se manifestent chez des femmes à apparences sanguines; la saignée serait alors nuisible. On reconnaîtra ces accidents quand ils se manifesteront chez des personnes nerveuses après de vives émotions de l'âme, quand ils se calmeront par l'emploi des antispasmodiques.

Des cautères. L'emploi du cautère à l'âge critique n'est pas aussi utile qu'on le croit vulgairement; son usage est, au contraire, fort restreint, et son utilité quelquefois justement contestée. Cependant les femmes qui, dans leur jeunesse, ont eu des éruptions cutanées rebelles, des ophthalmies chroniques, des engorgements scrofuleux, celles qui avaient des hémorroïdes, lesquelles ont disparu, celles qui ont ressenti quelques atteintes de rhumatisme, retireront un avantage marqué de l'application d'un cautère. La nature ne donne-t-elle pas quelquefois elle-même l'exemple de cette médication en rappelant des exanthèmes éteints depuis longtemps?

Des purgatifs. J'ai dit, dans le cours de cette thèse, que la plupart des femmes croient que l'évacuation menstruelle est destinée à expulser au dehors des humeurs âcres et corrosives et qui sont nuisibles à la santé: aussi l'usage des purgatifs passe-t-il dans l'esprit du public et de quelques médecins comme indispensable lors de la cessation des menstrues. Quoi qu'il en soit, Fothergill ne s'est pas seulement élevé contre une pratique aussi peu fondée et si mal raisonnée, mais il a cru devoir exposer avec énergie les dangers de certains purgatifs aloétiques, tels que les pilules de Rufus, l'élixir de propriété, l'élixir de longue vie, etc. « C'est, dit-il, d'après la propriété qu'on a reconnu à l'aloès d'irriter les veines hémorroïdales et les parties qui les avoisinent qu'il a été longtemps adopté comme base des médicaments prescrits dans la vue de provoquer l'éruption du flux menstruel chez les jeunes personnes qui éprouvent un re-

tard ; il paraît donc étrangement absurde de prescrire, pour faciliter la cessation du flux menstruel, les mêmes médicaments que l'on donne quand on se propose de provoquer cet écoulement.

Aussi l'emploi des purgatifs à l'âge critique doit-il être restreint aux maladies compliquées d'embarras gastrique, et ils doivent surtout être pris dans la classe des minoratifs, constitués particulièrement par les sels neutres. Quand les sels neutres répugnent trop aux personnes nerveuses, on peut leur donner des infusions de rhubarbe, quelques grains de jalap, de la magnésie, des eaux minérales, etc., et éviter les purgatifs échauffants surtout.

Traitement curatif. Le traitement des maladies locales qui dépendent du temps critique se réduit le plus souvent à pallier plutôt qu'à guérir. Du reste, ce traitement est principalement fondé sur la connaissance des causes qui ont amené ces maladies et sur leur nature. C'est ainsi que, dans une hémorrhagie active, on emploiera avec avantage une saignée du bras si la femme est pléthorique, des révulsifs portés sur les extrémités supérieures, l'immersion des mains dans l'eau froide. Hippocrate conseillait l'application des ventouses sur les mamelles, se fondant sur l'étroite sympathie qui existe entre cet organe et l'utérus. Mais ce moyen est difficilement applicable ; on peut le remplacer par des ventouses sur la poitrine, sur les côtés du cou, etc. Quant aux hémorrhagies passives, leur traitement doit, au contraire, tendre à ranimer les forces du malade : or, on donnera les fortifiants, les amers, le quinquina, le fer, etc. Il faut avoir recours le moins souvent possible aux applications directes sur le col de l'utérus ; car la plus légère irritation peut, à cette époque, devenir la cause d'accidents plus graves.

Le traitement de la leucorrhée, de la métrite chronique, ne diffère en rien de ce qu'il est chez une femme d'un âge moyen : aussi est-il inutile d'énumérer tous les moyens employés contre ces maladies. Quant au cancer de l'utérus, il est le plus souvent incurable ; les chirurgiens qui se sont emparés de cette maladie pour y porter soit

le fer, soit le feu, n'ont le plus souvent fait que hâter l'instant fatal. Aussi, dans un pareil cas, le devoir du médecin vraiment consciencieux sera-t-il de recourir uniquement aux médicaments qui peuvent soulager les souffrances du malade et rendre ses derniers moments moins pénibles.

QUESTIONS

SUR

LES DIVERSES BRANCHES DES SCIENCES MÉDICALES.

Physique. — Des leviers; des propriétés spéciales de chaque genre de levier; exemples tirés de l'anatomie.

Chimie. — Des carbonates de potasse.

Pharmacie. — De la composition des sucres acides retirés des fruits: par quels procédés obtient-on ces sucres, et comment procède-t-on à leur clarification? de la différence qui existe entre ces sucres avant et après leur clarification: par quels procédés les conserve-t-on?

Histoire naturelle. — Caractères de la famille des rutacées.

Anatomie. — Des différences de forme et de capacité de la vessie dans les différents sexes: à quoi sont-elles dues?

Physiologie. — Exposer la théorie de l'effort.

Pathologie externe. — Diagnostic différentiel des tumeurs de l'aîne.

Pathologie interne. — Des moyens de reconnaître pendant la vie les divers états anatomiques que les reins peuvent présenter.

Pathologie générale. — Des maladies qui peuvent affecter le type intermittent.

Anatomie pathologique. — Des fractures en général (conséquences pratiques).

Accouchements. — Des lésions du périnée produites pendant l'accouchement.

Thérapeutique. — Des causes qui peuvent faire varier l'activité des cautères potentiels.

Médecine opératoire. — Du traitement des pseudarthroses.

Médecine légale. — De l'appréciation de l'état mental en des cas de folie générale ou manie.

Hygiène. — Des vapeurs que dégage dans l'air la combustion des matières employées pour le chauffage.

PARIS.

RICHAUX, IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

27, Boulevard de la Harpe, 27.

1848